



**HAL**  
open science

## These trewe conclusions in Englische: langues, cultures et autorités dans l'Angleterre du XIVe siècle

Aude Mairey

► **To cite this version:**

Aude Mairey. These trewe conclusions in Englische: langues, cultures et autorités dans l'Angleterre du XIVe siècle. *Revue historique*, 2006, 1 (637), pp.37-57. halshs-00595381

**HAL Id: halshs-00595381**

**<https://shs.hal.science/halshs-00595381v1>**

Submitted on 24 May 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*These trewe conclusions in Englishb :*

langues, cultures et autorités dans l'Angleterre du XIV<sup>e</sup> siècle

L'Angleterre de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle peut être considérée comme un véritable creuset culturel. Un des éléments les plus frappants en est sans doute la production considérable de textes en anglais, œuvres originales ou traductions. Cette production se caractérise non seulement par sa quantité mais aussi par sa variété : poèmes, œuvres didactiques ou dévotionnelles...<sup>1</sup>. Elle nous paraît être à la fois un symptôme et un moteur de la formation d'une culture spécifique, à dominante laïque, mais de caractère non chevaleresque. Mais toute réflexion sur la mise en place de cette culture implique un questionnement sur les niveaux de culture présents au sein de la société anglaise du XIV<sup>e</sup> siècle, ainsi que sur leurs interactions.

Un des facteurs importants – fondamentaux – de cette évolution est le fait que l'Angleterre a connu une forte extension de l'aptitude à lire et à écrire, la *literacy*, au XIV<sup>e</sup> siècle, dans un laps de temps assez rapide<sup>2</sup>. Vers la fin du siècle, le pays est dans une situation où tout le monde connaît l'existence de l'écrit et de ses fonctions, mais où tous ne le maîtrisent pas. Pour la décrire, beaucoup ont repris l'expression de *restricted literacy* forgée par l'anthropologue Jack Goody. Dans les années 1970, Malcolm Parkes a par ailleurs distingué trois niveaux de *literacy* : un premier niveau de lecteurs professionnels qui restent essentiellement des clercs, un second niveau de lecteurs cultivés qui lisent pour leur plaisir et leur instruction et un troisième niveau de lecteurs pragmatiques qui lisent ou écrivent dans le cadre de transactions (quelle que soit la nature de ces dernières)<sup>3</sup>. Notre champ de recherche porte surtout sur le second niveau, celui des lecteurs cultivés.

Cette classification appelle pourtant plusieurs remarques et mérite d'être affinée. D'une part, elle ne pose pas assez le problème des relations entre ces différents niveaux de *literacy* et d'autre part, elle reste très floue sur les rapports de ces différents types de lecteurs à la *literacy* en général. Dans ces quelques pages, nous souhaiterions évoquer quelques réflexions susceptibles d'être approfondies sur ces rapports, en abordant les problèmes de transmission culturelle.

---

<sup>1</sup> L'ampleur de cette production peut être perçue en feuilletant les dix volumes du *Manual of Middle English Writings* (dir. Albert Hartung et J. Burke Severs, Connecticut, 1967-1998), qui ont pour ambition de recenser les textes en moyen anglais de la manière la plus exhaustive possible.

<sup>2</sup> Voir notamment Michael Clanchy, *From Memory to Written Records, 1066-1307*, Londres, 1979 et Janet Coleman, *Medieval readers and writers*, Londres, 1981.

<sup>3</sup> Malcolm Parkes, The literacy of the laity, dans *Literature and Western Civilization : The Medieval World*, David Daiches et Anthony Thorlby éd., Londres, 1973, p. 555-76, p. 555. Sa définition des trois sortes de *literacy* est la suivante : « that of the professional reader, which is the literacy of the scholar or the professional man of letters ; that of the cultivated reader, which is the literacy of recreation ; and that of the pragmatic reader, which is the literacy of one who has to read or write in the course of transacting any kind of business ». Cette classification a souvent été reprise par la suite, notamment par Janet Coleman dans son ouvrage cité à la note précédente.

Il faut tout d'abord rappeler que les rapports à la lecture et à l'écriture ne sont pas seulement celui du lecteur individuel. On ne peut négliger l'importance encore fondamentale de la transmission orale, qui n'exclut pas l'existence d'une culture textuelle. L'auditeur peut, tout autant que le lecteur, nourrir un rapport au texte très élaboré. Les travaux de certains anthropologues sont à cet égard éclairants. Ruth Finnegan, par exemple, fournit de riches pistes de réflexion<sup>4</sup>. Elle s'est intéressée aux relations entre ces deux pôles, *literacy* et oralité, en se demandant si la première représentait toujours un progrès et si le fait de vivre dans une société essentiellement orale impliquait forcément d'être « primitif ». Ses travaux constituent, au moins en partie, une réaction à ceux de Walter Ong et d'autres chercheurs selon lesquels la *literacy* est toujours un marqueur de progrès<sup>5</sup>. En étudiant certaines populations africaines (les Limba, les Dogons) et d'autres du Sud Pacifique, elle a dégagé une complexité extrême des relations entre pensée abstraite, littérature, oralité et écrit, impossibles à réduire en schémas simplificateurs<sup>6</sup>.

Pour revenir au Moyen Âge anglais, les recherches de Joyce Coleman ont montré, pour le cas de Chaucer, que même dans les milieux lettrés et cultivés, les gens aimaient se réunir pour écouter les textes<sup>7</sup>. C'est ce qu'elle appelle le phénomène de l'*aurality*, qu'elle définit comme « la lecture à haute voix d'un texte écrit à une personne ou un groupe de personnes ». Même dans un contexte de production textuelle délibéré donc, la transmission orale ne doit pas être oubliée et transforme le rapport au texte.

Une autre question est celle des motivations du lecteur cultivé. Lit-il, ou écoute-t-il, seulement pour son plaisir, pour son instruction ou pour les deux ? Quel type de plaisir, quel type d'instruction attend-il ? En fait, les deux sont sans aucun doute fortement associés<sup>8</sup>, ce qui nous conduit à nous interroger sur le rapport entretenu avec les autorités (*auctores*) et plus généralement avec la culture savante.

---

<sup>4</sup> Ruth Finnegan, *Literacy and orality : studies in technologies of communication*, Oxford, 1988.

<sup>5</sup> En d'autres termes, la question est de savoir si les technologies de la communication sont obligatoirement facteur de progrès : « This is not to throw away the case for emphasizing the technology of communication – it is only to show that it is more complex than envisaged in the simplified strong model. The various technologies of communication do provide opportunities, and, conversely, their absence provides constraints... » (*ibid.*, p. 44).

<sup>6</sup> Elle note par exemple à propos des Limba : « There are, then, three main respects in which I consider the Limba show their awareness of the significance of language. These are their detached acceptance of the relativity of languages and linguistic forms, even their own ; their attitude to literature ; and their philosophy of 'speaking'. Their reflectiveness strikes an observer immediately in the interest they take in their own language and in their philosophy of speech. Their capacity to stand back and comment detachedly on experience through literature is more subtle and thus less immediately obvious but is nonetheless unmistakable to anyone with any depth of understanding of their life and culture... Limba thought and practice is infinitely more subtle and complex than many of the popular generalizations about 'non-literate peoples' would have us assume » (*ibid.*, p. 55).

<sup>7</sup> Joyce Coleman, *Public Reading and the Reading Public in Late Medieval England*, Cambridge, 1996. Voir aussi *The Idea of Vernacular, An Anthology of Middle English Literary Theory 1280-1520*, Jocelyn Wogan-Brown et alii éd., Exeter, 1999, p. 107-124.

<sup>8</sup> Voir à ce sujet le livre de Glending Olson, *Literature as Recreation in the Later Middle Ages*, Ithaca, 1982.

Comment, en d'autres termes, les rapports entre culture savante et culture non savante s'articulent-ils ? Par 'culture savante', nous entendons une culture de type essentiellement cléricale et universitaire, ce qui peut correspondre au premier niveau de *literacy* défini par Malcolm Parkes. Et, nous l'avons dit plus haut, une culture non savante émerge peu à peu mais de manière indéniable dans l'Angleterre du XIV<sup>e</sup> siècle. Contrairement à ce qui se passe en Italie, cette culture émergente n'a pas encore réellement de base institutionnelle, en tout cas au niveau supérieur, même si elle a une base sociale assez large, à dominante laïque<sup>9</sup>. Elle concerne surtout les catégories sociales les plus touchées par l'extension de la *literacy* : la *gentry*, petite et moyenne noblesse très impliquée dans l'administration locale (chevaliers, écuyers et *gentlemen*) ; les hommes de loi, de plus en plus intégrés à la *gentry*, qui voient leur rôle devenir indispensable au fur et à mesure du développement de la *Common Law* ; les marchands anglais, qui évincent alors les marchands étrangers et jouent un rôle-clé dans la gestion municipale et dans celle des finances du pays, y compris sur le plan de la fiscalité<sup>10</sup>. Cette culture émergente est différente de la culture chevaleresque de la haute noblesse (dont le médium reste encore pour une large part le français), même s'il y a, bien sûr, de nombreux croisements.

Mais cette culture spécifique n'est pas exclusivement le fait des laïcs. Les textes littéraires sont lus aussi bien par des laïcs que par des clercs. Ces derniers appartiennent surtout aux couches inférieures du clergé ou à l'administration et l'on peut discerner chez eux une certaine communauté d'idées avec les laïcs. Il est donc nécessaire de dépasser les oppositions habituelles entre clercs et laïcs et d'affiner la perception de ces groupes. Si les frontières entre les catégories de personnes sont floues, alors il est logique de réfléchir à celles, également mouvantes, qui existent entre culture cléricale et culture laïque.

Dans ce cadre, la question linguistique est fondamentale. On peut s'interroger, en particulier, sur l'opposition entre la langue savante – le latin – et les langues vernaculaires qui deviennent alors des langues littéraires écrites, constitutives de la formation de nouvelles cultures.

En Angleterre, la question linguistique est largement compliquée par le phénomène du trilinguisme latin/anglais/français. Cette situation est due à la conquête normande de 1066. Le français s'est alors imposé comme langue des élites, en plus du latin et l'anglais ne s'est imposé qu'assez tardivement, à partir du XIII<sup>e</sup> et surtout du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Cela a eu au moins un avantage

---

<sup>9</sup> Je me permets de renvoyer à mon ouvrage *Une Angleterre entre rêve et réalité. Littérature et société en Angleterre au XIV<sup>e</sup> siècle*, à paraître aux Publications de la Sorbonne.

<sup>10</sup> Sur les transformations de la société anglaise à la fin du Moyen Âge, voir Jean-Philippe Genet, *La genèse de l'Etat moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003 et Gérald Harris, *Shaping the Nation. England, 1360-1461*, Oxford, 2005.

<sup>11</sup> Sur ces questions, voir Serge Lusignan, *La langue des rois au Moyen Âge. Le français en France et en Angleterre*, Paris, 2004.

pour l'historien : lorsque cette langue a commencé à s'imposer sous sa forme écrite, les productions textuelles ont tout de suite été très nombreuses, car cette diffusion a accompagné – ce qui n'est certes pas un hasard – celle de la culture écrite.

Sur le plan de l'histoire de la langue, la situation anglaise permet de suivre de manière privilégiée l'évolution, voire la formulation de concepts dans une langue spécifique, avec tous les tâtonnements que cela suppose. Le moyen-anglais n'a plus grand chose à voir avec l'anglo-saxon du haut Moyen Âge et même le sens des termes d'origine anglo-saxonne a évolué. Surtout, nombreux sont les mots traduits ou transposés du latin et du français<sup>12</sup>. Ce sont notamment ces multiples transpositions qui ont provoqué une évolution des concepts. Cela est lié aux transformations générales de la société, mais aussi au fait que la structure de la langue d'arrivée est différente de celle des langues de départ (surtout pour le latin). Les questions soulevées par la traduction de termes venant du latin, langue qui possède un statut d'autorité, dans une langue vernaculaire qui ne possède pas encore ce statut, nous paraissent donc fondamentales pour l'étude de l'évolution des concepts envisagés et plus généralement des structures de pensée.

Il faut bien souligner cependant que la traduction n'est qu'un des aspects de ce processus ; ce n'est pas le seul. Les travaux de Nicholas Watson constituent en la matière un exemple digne d'attention. Il a travaillé sur les auteurs anglais qualifiés de « mystiques » (Richard Rolle, Walter Hilton, Margery Kempe), ainsi que sur des auteurs comme William Langland ou John Mandeville (ce dernier écrivant en français). Il a élaboré à partir de leur étude le concept de théologie vernaculaire, qui peut recouvrir, « n'importe quelle sorte d'écrit, sermon, ou pièce, qui communique une information théologique à une audience »<sup>13</sup>. Selon lui, le fait d'écrire et donc de penser en anglais, a une influence sur l'évolution de la pensée théologique (au sens le plus large du terme) et a permis à ces auteurs de formuler des conceptions plus adaptées aux demandes des laïcs, sans pour autant tomber dans l'hérésie lollarde, alors au cœur des préoccupations de beaucoup d'anglais, clercs ou non<sup>14</sup>.

Une autre piste de réflexion est celle ouverte par l'hypothèse de Serge Lusignan. Selon lui, le latin a du mal à conceptualiser un certain nombre d'éléments considérés comme non scientifiques. C'est le cas pour les arts mécaniques :

---

<sup>12</sup> On estime généralement qu'environ 20% du lexique anglais vient du latin et la même proportion du français.

<sup>13</sup> Nicholas Watson, *Censorship and Cultural Change in late medieval England*, *Speculum*, 70, 1995, n. 4, p. 823 : « The term 'vernacular theology' (...) is intended as a catchall, which in principle could include any kind of writing, sermon, or play, that communicates theological information to an audience ». Voir aussi *Visions of inclusion : Universal Salvation and Vernacular Theology in Pre-Reformation England*, *Journal of Medieval and Early Modern Studies*, 27, 1997, p. 145-187.

<sup>14</sup> Seule hérésie anglaise d'ampleur, initiée par l'universitaire John Wyclif qui prône un retour à la Bible et un accès pour tous à cette dernière, elle a été qualifiée de Réforme prématurée. L'ouvrage de référence sur la question est celui d'Anne Hudson, *The Premature Reformation*, Oxford, 1988.

« Le discours philosophique latin est capable de circonscrire l'aire des connaissances qui président à la motricité productrice du corps et qu'il nomme les *artes mechanicae*. Mais ces connaissances qui habitent le discours vernaculaire non textualisé apparaissent irrécupérables au sein du discours théorique latin écrit... Les *artes mechanicae* et le travail habitent en quelque sorte de chaque côté de la diglossie qui fondamentalement divise l'espace culturel médiéval »<sup>15</sup>.

Inversement, les langues vernaculaires, dans les cercles savants, ne sont pendant très longtemps pas considérées comme aptes à textualiser des éléments considérés comme « scientifiques ». Or, nous en verrons un exemple plus loin, certains auteurs anglais du XIV<sup>e</sup> siècle tentent bien de théoriser des pratiques qui ne l'ont pas été jusque-là, en particulier dans le domaine de la réflexion sur le statut même de la langue vernaculaire.

Nous voudrions insister sur le fait que ces différentes pistes conduisent finalement à des questions beaucoup plus vastes. Qu'implique le fait d'écrire dans une langue vernaculaire à la fin du Moyen Âge pour l'évolution des rapports à la connaissance, mais aussi au pouvoir et aux représentations sociales ? Selon nous, la formation d'une culture spécifique – dont la langue est un élément essentiel – doit être pensée dans le cadre d'un système global. Elle doit être reliée aux transformations générales du pays envisagé, notamment sociales et politiques. Cela implique l'étude des relations entre cette formation, la genèse de l'État moderne<sup>16</sup>, l'affirmation de certaines catégories sociales, que l'on a déjà envisagées, l'évolution du rapport au christianisme (question d'autant plus cruciale avec le développement de l'hérésie lollarde), l'évolution du statut du savoir et de la connaissance et celle des différentes formes de transmission culturelle.

\*\*\*\*\*

Pour étudier ces phénomènes, l'apport des textes littéraires – considérés en tant que sources historiques à part entière – n'est pas négligeable. Nous ne prendrons ici qu'un seul exemple, celui de Geoffrey Chaucer (vers 1340-1400) et de sa réflexion très élaborée sur la transmission des savoirs en anglais, intimement liée à sa conception du statut de l'auteur. Chaucer est un exemple à la fois significatif et extraordinaire : l'une de ses ambitions a été de donner un véritable statut d'autorité à l'anglais, tout en s'interrogeant sur les limites de cette notion d'autorité.

---

<sup>15</sup> Serge Lusignan, La lettre et le travail : l'impossible point de rencontre des arts mécaniques au Moyen Âge, dans *Le travail au Moyen Âge. Une approche interdisciplinaire*, Jacqueline Hamesse et Colette Muraille-Samaran éd., Louvain-la-Neuve, 1990, p. 129-140, p. 137-138.

<sup>16</sup> Sur ce concept, voir Jean-Philippe Genet, Genèse de l'Etat moderne : les enjeux d'un programme de recherche, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 118, 1997, p. 3-18.

Chaucer est sans doute le premier auteur – au sens moderne du terme – reconnu en Angleterre<sup>17</sup>. C'est en tout cas le plus important. Son œuvre est essentiellement en anglais. Elle comprend à la fois des créations et des traductions mais en fait, les frontières ne sont pas toujours aussi nettes. Certains de ses textes ont connu une diffusion considérable. Du plus célèbre d'entre eux, un recueil en fait, les *Canterbury Tales*, il nous reste plus de 80 manuscrits<sup>18</sup>. En outre, son audience a probablement été assez large socialement<sup>19</sup>.

Son impact a été absolument considérable et il n'y en a pas eu d'équivalent en France. Il a très vite été reconnu et façonné comme une figure fondatrice de la littérature anglaise par ses successeurs immédiats :

« Ce qui a rendu Chaucer si important pour l'histoire littéraire de l'Angleterre a peut-être eu moins à voir avec la manière dont lui-même se serait vu – comme le fondateur d'une tradition poétique vernaculaire – qu'avec son *invention* comme figure fondatrice, peu après sa mort, par des poètes comme Hoccleve et Lydgate (...). Ces poètes ont cultivé une relation de dépendance par rapport à Chaucer en le décrivant comme un poète digne d'être cité et imité... Ce faisant, ils ont annoncé l'arrivée de l'anglais comme une langue vernaculaire de valeur comparable à celle du français ou de l'italien... »<sup>20</sup>.

Cette utilisation de Chaucer fut non seulement littéraire, mais aussi politique. En effet, il fut au même moment récupéré par la dynastie lancastrienne, et en particulier par Henry V, lorsque celle-ci a mis en place une esquisse de « politique linguistique »<sup>21</sup>. Cette récupération aurait été facilitée par le fait que Chaucer, contrairement à la plupart de ses contemporains, a généralement évité les discussions sociales et politiques directes, bien que ses textes regorgent d'allusions et de réflexions sur la société. Ainsi,

« Pour les Lancastriens, la promotion de Chaucer pouvait symboliser leur continuité avec au moins les meilleurs éléments de la culture de cour ricardienne et leur détermination à affirmer la stature de l'Angleterre sur la scène internationale, tout en leur permettant d'appuyer un mode littéraire apparemment distancié de tout radicalisme social ou politique »<sup>22</sup>.

<sup>17</sup> Sur la vie de Chaucer, voir Derek Pearsall, *The Life of Geoffrey Chaucer*, Oxford, 1992. L'ensemble de ses œuvres (reconnues) est édité dans le recueil *The Riverside Chaucer*, Larry Benson dir., Oxford, 1987.

<sup>18</sup> C'est le plus grand nombre de manuscrits restant pour une œuvre littéraire anglaise à la fin du Moyen Âge.

<sup>19</sup> Voir Paul Strohm, *Social Chaucer*, Cambridge, Mass., 1989. Les *Contes de Canterbury* ont été traduits intégralement en français par André Crépin (Paris, 2001).

<sup>20</sup> Nicholas Watson, *The Politics of Middle English Writing*, dans *The Idea of Vernacular*, *op. cit.*, p. 347 : « What made Chaucer so important to English literary history may have had less to do with any belief he had in himself as the founder of a self-conscious vernacular poetic tradition than with his *invention* as a founding figure, shortly after his death, by poets such as Hoccleve and Lydgate (...). These poets cultivated a relationship of dependance on Chaucer by depicting him as a poet worth citing and imitating... In doing so, they announced the arrival of English as a vernacular of a value comparable to that of French or Italian... ».

<sup>21</sup> Sur cette politique, voir John Fisher, *A Language Policy for Lancastrian England*, *Publications of the Modern Language Association of America*, 107, 1992, p. 1168-1180.

<sup>22</sup> « For the Lancastrians, promoting Chaucer could thus symbolize their continuity with at least the best elements of Ricardian court culture and their determination to assert the stature of England on the international stage, while allowing them to endorse a literary mode apparently distanced from social or political radicalism » (*ibid.*, p. 349).

Cependant, il est clair que Chaucer était conscient de son propre statut d'auteur, même si cette conscience a semble-t-il été problématique. Ce processus de reconnaissance a été assez complexe ; il est passé par la mise en place de nombreuses et diverses stratégies. Selon Alastair Minnis par exemple, une des stratégies les plus communes à l'époque, celle de se cacher derrière le rôle de compilateur, a été largement détournée par le poète :

« Pour la plus grande part, Chaucer était content d'assumer le rôle de compilateur et d'exploiter la forme littéraire de la *compilatio*. En fait, il apparaît si délibéré dans sa présentation comme un compilateur que l'on est conduit à suspecter la présence d'un auteur très conscient de lui-même qui se souciait de manipuler les conventions de la *compilatio* pour ses propres objectifs littéraires. Si Gower était un compilateur qui essayait de se présenter comme un auteur, Chaucer était un auteur qui se dissimulait derrière le 'bouclier et l'armure' du compilateur »<sup>23</sup>.

Les études sur les différentes stratégies mises en œuvre par Chaucer sont nombreuses, mais elles conduisent toutes à montrer la conscience qu'il avait de son statut et ses limites<sup>24</sup>. En tenant compte de ce cadre mais en l'élargissant, nous voudrions analyser la manière dont le poète a envisagé les relations entre statut de l'anglais et utilisation des autorités, à travers deux de ses textes, le poème *The House of Fame* et le *Treaty of the Astrolabe*.

Le *Traité de l'Astrolabe*, écrit au début des années 1390, est considéré comme l'un des premiers traités scientifiques en anglais. Il est présenté comme une traduction<sup>25</sup>, et de fait, Chaucer a traduit beaucoup de textes en anglais, en particulier une partie du *Roman de la Rose* et une partie de la *Consolation* de Boèce (*Boece*), textes célèbres s'il en est. Mais le *Traité* – comme ses autres œuvres – est bien plus qu'une traduction. Rita Copeland et Tim Machan ont bien montré l'importance du travail de traducteur de Chaucer, non seulement en tant que tel (introduction de néologismes...), mais aussi par rapport à sa réflexion sur son statut d'auteur<sup>26</sup>. Comme les textes "originaux", les traductions de Chaucer répondent, entre autres, à un objectif d'appropriation des autorités et de création d'un texte neuf, pour le plaisir et pour l'instruction. Rita Copeland, à travers l'exemple de *Boece* pour lequel le poète utilise presque autant le texte de la *Consolatio* que sa

<sup>23</sup> Alastair Minnis, *Medieval Theory of Authorship : Scholastic Literary Attitudes in the Later Middle Ages*, Londres, 1984, p. 210 : « For the most part, Chaucer was content to assume the role of compiler and to exploit the literary form of *compilatio*. Indeed, so deliberate was he in presenting himself as a compiler that one is led to suspect the presence of a very self-conscious author who was concerned to manipulate the conventions of *compilatio* for his own literary ends. If Gower was a compiler who tried to present himself as an author, Chaucer was an author who hid behind the 'shield and defence' of the compiler ».

<sup>24</sup> Voir notamment la première partie de *The Idea of Vernacular*, *op. cit.*, intitulée Authorizing texts and writers ; David Lawton, *Chaucer's narrators*, Cambridge, 1985 ; Rita Copeland, Rhetoric and Vernacular Translation in the Middle Ages, *Studies in the Age of Chaucer*, 9, 1987, p. 41-75 ; Tim Machan, Chaucer as medieval translator, dans *The Medieval Translator, The theory and practice of translation in the Middle Ages*, Roger Ellis éd., Cambridge, 1989, p. 55-68.

<sup>25</sup> La source la plus importante du *Traité* est le *Compositio et operatio astrolabii* de Messahala, auteur arabe du VIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>26</sup> Copeland, Rhetoric and Vernacular Translation, *op. cit.* ; Machan, Chaucer as medieval translator, *op. cit.*



version française de Jean de Meung et les gloses de Nicholas Trevet, assimile ce processus à celui du concept rhétorique de l'*inventio* :

« *Boece*... représente un modèle de traduction testant le sens et le langage contre l'autorité textuelle. En termes rhétoriques, cela autorise de futurs textes, et dans cette optique, cela représente une forme d'invention textuelle, une découverte préliminaire du langage littéraire. *Boece* est le produit naturel du langage littéraire de certaines transformations historiques et de réalignements dans une tradition orientée de traduction et d'interprétation textuelle »<sup>27</sup>.

Ce qui nous intéresse ici est non seulement l'« invention textuelle » ainsi permise, mais aussi la légitimation de l'anglais en tant que langue d'autorité. Dans le prologue du *Traité de l'Astrolabe*, ostensiblement destiné à son jeune fils Lewis, Chaucer présente ses opinions de manière assez nette :

« Ce traité, divisé en cinq parties, je vais t'en enseigner les règles bien simples et les mots nus sans ornements, en anglais, car tu ne connais que peu le latin, mon cher fils. Mais néanmoins, ces vraies conclusions peuvent te suffire en anglais, comme ces mêmes conclusions ont suffi à ces nobles clercs grecs en grec ; et aux Arabes en arabe, aux Juifs en hébreu, aux Latins en latin ; les Latins les ont d'abord eues par d'autres langues variées et les ont ensuite écrites dans leur propre langue, le latin. Et Dieu sait que ces conclusions ont été suffisamment enseignées et apprises dans toutes ces langues et dans bien d'autres, par diverses règles, de même que des chemins différents mènent des gens différents droit à Rome. Maintenant, je prierai humblement chaque personne judicieuse qui lira ou entendra ce petit traité, d'excuser mon écriture grossière ainsi qu'un trop plein de mots, pour deux raisons. La première est que les écrits abscons et les expressions difficiles sont très durs à apprendre pour un enfant. La seconde raison est qu'il me semble mieux d'écrire deux fois une bonne phrase pour un enfant, afin qu'il ne l'oublie pas.

Et Lewis, s'il en est ainsi – que je te montre dans mon anglais simple de vraies conclusions touchant ce sujet, et pas seulement vraies mais aussi subtiles, comme il l'a été montré en latin dans de fréquents traités de l'Astrolabe – remercie-moi bien. Et prie Dieu pour qu'il sauve le roi, qui est le seigneur de cette langue et que tous lui maintiennent leur foi et lui obéissent, chacun à son rang, les grands et les petits. Mais considère bien le fait que je ne prétends pas faussement avoir fondé cette œuvre par mon travail et mon intelligence. Je ne suis qu'un humble compilateur du travail des anciens astrologues et je l'ai traduit en anglais uniquement pour ton apprentissage. Et avec cette épée je tuerai l'envie »<sup>28</sup>.

<sup>27</sup> Copeland, *Rhetoric and Vernacular Translation*, *op. cit.*, p. 62 : « *Boece*, then, represents a model of translation as a testing out of meaning and language against textual authority. In rhetorical terms it also enables future texts, and in this respect it represents a form of textual invention, a preliminary discovery of literary language. *Boece* is the natural product of certain historical changes and realignments in a rhetorically oriented tradition of translation and textual interpretation ».

<sup>28</sup> Prologue du *Traité de l'Astrolabe*, l. 25-49, *Riverside Chaucer*, p. 662 : « This tretis, divided in 5 parties, wol I shewe the under full light reules and naked wordes in Englyssh, for Latyn canst thou yit but small, my litel sone. But natheless suffise to the these trewe conclusions in Englyssh as wel as suficith to these noble clerkes Grekes these same conclusions in Greek ; and to Arabiens in Arabik, and to Jewes in Hebrew, and to Latyn folk in Latyn ; whiche Latyn folk had hem first out of othere dyverse langages, and writen hem in her owne tunge, that is to seyn, in Latyn. And God woot that in alle these langages and in many moo han these conclusions ben suffisantly lerned and taught, and yit by diverse reules ; right as diverse pathes leden diverse folk the righte way to Rome. Now wole I preie mekely every discret persone that redith or herith this litel tretys to have myn rude endityng for excusid, and my superfluite of wordes, for two causes. The firste cause is for that curious endityng and hard sentence is ful hevvy at onys for such

Dans ce passage d'une grande richesse, nous retrouvons tout d'abord la stratégie du compilateur déjà évoquée, de manière très nette, notamment dans les derniers vers. Surtout, Chaucer se livre là à une véritable défense – et même à une apologie – de l'anglais. Il y considère cette langue non seulement par rapport au latin, mais aussi par rapport aux langues bibliques – l'hébreu et le grec. En fait, il apparaît que toutes les langues sont ici mises sur le même plan et l'on notera la présence de l'arabe, peu surprenante au regard du sujet traité. La justification en est la primauté du contenu sur le contenant : c'est la nécessité de la transmission qui prime.

Cela est à mettre en relation avec deux autres de ses affirmations. D'une part, il s'adresse à son fils, Lewis, sans doute âgé à l'époque d'une dizaine d'années. Cette adresse implique que c'est bien un public large qui est visé. D'autre part, il s'excuse d'employer un langage simple, accessible à tous. Certes, le topos de l'humilité est très courant parmi les auteurs médiévaux. Mais l'articulation de ces arguments suggère que Chaucer veut bien transmettre un savoir technique et scientifique de la manière la plus appropriée possible, ce qui passe nécessairement par l'anglais, qui vaut bien les autres langues et en particulier le latin<sup>29</sup>. Ce souci est alors loin d'être extraordinaire. Chaucer s'inscrit là dans un courant intellectuel désireux de transmettre du savoir à un plus grand nombre de personnes – un savoir qui n'est pas seulement scientifique. Les traductions – enrichies – en anglais à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sont nombreuses et ce dans tous les domaines : romans, traités dévotionnels, mais aussi chroniques et miroirs au prince<sup>30</sup>. Mais ce courant devient suspect dans les dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle, car il est de plus en plus associé à l'hérésie des Lollards qui ont fait de la transmission en anglais des vérités sacrées un de leur cheval de bataille. Ils sont alors à l'origine de la première traduction complète de la Bible, qui a connu un succès spectaculaire, bien au-delà des cercles hérétiques. En conséquence, au début du XV<sup>e</sup> siècle, nous assistons à une véritable reprise en main de la transmission culturelle par la hiérarchie ecclésiastique, qui culmine avec la publication des Constitutions de l'archevêque de Canterbury Thomas Arundel en 1409<sup>31</sup>. Ces dernières restreignent considérablement les champs

---

a child to lerne. And the secunde cause is this, that sothly me semith better to writen unto a child twyes a god sentence, that he forgete it onys.

And Lowys, yf so be that I shewe the in my lighte Englishsh as trewe conclusions touching this mater, and not oonly as trewe but as many and as subtile conclusions, as ben shewid in Latyn, in eny commune tretys of the Astrelabie, konne me the more thank. And preie God save the king, that is lord of this langage, and alle that him feith berith and obeieth, everich in his degree, the more and the lasse. But conside wel that I ne usurpe not to have founden this werk of my labor or of myn engyn. I n'am but a lewed compilator of the labour of olde astrologiens, and have it translaid in myn Englishsh oonly for thy doctrine. And with this swerd shal I sleen envie ».

<sup>29</sup> L'audience réelle a d'ailleurs sans doute été assez large, car il nous reste plus de 30 manuscrits de ce traité.

<sup>30</sup> Un des représentants les plus éminents de ce courant est John Trevisa, qui a traduit, entre autres, le *De Proprietatibus Rerum* de Barthélémy l'Anglais, le *Polychronicon* de Ranulph Higden et le *De Regimine Principum* de Gilles de Rome (D.C. Fowler, *John Trevisa*, Aldershot, 1994).

Un parallèle avec le mouvement des traductions en France est ici possible, mais les différences sont nombreuses ; le mouvement anglais, en particulier, n'a pas du tout été impulsé par le pouvoir royal.

<sup>31</sup> A ce sujet, voir Watson, "Censorship and Cultural Change", *op. cit.*

autorisés à l'anglais. Cela étant, il faut bien constater que cette volonté de transmission en anglais soulève aussi, pour ses défenseurs mêmes, un certain nombre de problèmes, en grande partie liés à la notion d'autorité.

\*\*\*\*\*

Ces problèmes apparaissent de manière frappante dans *The House of Fame*. Écrit vers 1379-1380, ce poème est un songe allégorique particulièrement complexe<sup>32</sup>. Dans le premier livre, le narrateur, Geffrey, se retrouve dans le temple de Vénus et contemple l'histoire de Didon et d'Enée, dans une version assez éloignée de celle de Virgile, auquel il est pourtant fait référence. Alors qu'il médite sur ce qu'il vient de voir, après être sorti du temple, il rencontre un aigle qui propose de le guider vers la maison de la déesse Renommée. Le livre II expose le voyage de Geffrey dans les cieux, avec une discussion extrêmement docte entre lui-même et l'aigle. Dans le dernier livre, le narrateur visite la maison de Renommée, assiste à des jugements pour le moins hasardeux de la déesse et finalement se rend dans la maison des Rumeurs, où il est à l'écoute des bruits du monde. Le poème est inachevé.

*The House of Fame* est considéré par beaucoup comme un texte de réflexion sur la littérature et sur les autorités en général. Selon Pietro Boitani par exemple, un des grands spécialistes de Chaucer, « ce rêve de décembre est une vision de l'univers littéraire du poète, passé, présent et futur »<sup>33</sup>. Les cinq grands lieux du poème, représentent chacun, selon lui, « un champ particulier de la culture littéraire »<sup>34</sup>. Le temple de Vénus du livre I représenterait la littérature classique, avec une relecture de l'*Enéide* de Virgile ; le vol à travers l'espace du livre II évoquerait la littérature des visions philosophiques (le *Cosmographia* de Bernard Silvestre, l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille) ; dans le livre III, la maison de Renommée serait le lieu de la littérature chevaleresque, ainsi que des chansons des ménestrels ; la maison de la Rumeur enfin, n'a pas à voir avec la littérature en tant que telle, mais avec la réalité dont Chaucer s'inspire largement. Dans ce cadre, la réutilisation des autorités est patente. Le cas de l'*Enéide* est à cet égard exemplaire, puisque Chaucer transforme complètement le déroulement choisi par Virgile, en remettant l'histoire à l'endroit, pour la rendre conforme aux déroulements médiévaux habituels<sup>35</sup>. De fait, comme le note Martin Irvine, cette préoccupation constante de réutiliser au mieux et de s'appropriier les autorités, est un aspect

---

<sup>32</sup> Le texte est édité dans *The Riverside Chaucer*, p. 347-374. Il faut noter que sa diffusion a sans doute été plus restreinte que les autres œuvres de Chaucer : il n'en subsiste que trois manuscrits.

<sup>33</sup> Pietro Boitani, *Chaucer's labyrinth : Fourteenth-Century Literature and Language*, *Chaucer Review*, 17, 1983, p. 197-220, p. 198 : « this December dream is a vision of the poet's literary universe, past, present and future ». Et il poursuit : « No reader will fail to notice the presence in the *House of Fame* of the Aeneid and of the writers standing on the pillars, and Chaucer's many references to authors and quotations and adaptations from them ».

<sup>34</sup> *Ibid*, p. 197.

<sup>35</sup> Cf. J. A. W. Bennett, *Chaucer's Book of Fame*, Oxford, 1968, p. 29.

essentiel de l'œuvre de Chaucer<sup>36</sup>. Il se nourrit constamment de ses lectures – son érudition est grande<sup>37</sup> – mais n'en est jamais prisonnier et fait œuvre de créateur. Ce sera le grand principe de son œuvre la plus célèbre, les *Canterbury Tales* où, dans de nombreux contes, un genre littéraire est adapté et manipulé. Cette appropriation systématique, en anglais, implique l'existence d'une distance certaine du poète par rapport aux autorités ; il n'hésite pas à les manipuler, en anglais, et c'est aussi ce qui témoigne d'une approche nouvelle vis-à-vis de la culture savante, approche que l'auteur souhaite transmettre à son public.

Mais *The House of Fame* soulève aussi le problème des limites des autorités, de la connaissance et de la transmission culturelle. Alastair Minnis a d'ailleurs évoqué à son propos une « crise de l'autorité »<sup>38</sup>. L'histoire de Didon et d'Enée, par exemple, n'est pas seulement une remise à l'endroit. Elle constitue aussi une relecture qui prendrait nettement parti pour Ovide au détriment de Virgile, Enée étant présenté comme un traître et Didon comme une femme trahie. Selon Alastair Minnis, cela conduit Chaucer à une réflexion sur la nature de la fiction qui remet en question la validité des autorités anciennes et par là-même la sienne propre<sup>39</sup>.

De même, le livre II, qui relate le vol dans l'espace du narrateur vers la maison de Renommée, soulève de nombreuses questions. L'aigle qui emmène le narrateur est très savant et très bavard (il y a là – entre autres – une référence ironique au *Purgatoire* de Dante, IX 19-33). Il explique au narrateur que toutes les paroles humaines arrivent à la maison de Renommée et s'étend sur le mécanisme de ce processus. Dans ce dessein, il utilise les théories connues du son et du langage. Selon Martin Irvine, ces théories se retrouvent dans plusieurs ouvrages de grammaire, tels les *Institutions* de Priscien, les *Etymologies* d'Isidore, le *Speculum doctrinale* de Vincent de Beauvais, ou encore le *Catholicon* de John Balbus<sup>40</sup>. Il en conclut que pour Chaucer, le texte

---

<sup>36</sup> Martin Irvine, *Medieval Grammatical Theory and Chaucer's House of Fame*, *Speculum*, 60, 1985, p. 850-876, p. 859 : « The dominant theme of the *House of Fame* is the status of the very texts established by the grammarians as auctores – the sources, the originals, the authorities. The *auctores* are sources for new texts, subjects for continual reinterpretations and rewritings, and Chaucer foregrounds this relation between old and new texts in his retelling of the Aeneid in Book I ».

<sup>37</sup> Cependant, il y a des incertitudes sur la manière dont il a acquis ce niveau de culture : voir Pearsall, *The Life of Geoffrey Chaucer*, *op. cit.*, p. 29-34.

<sup>38</sup> Alastair Minnis, *The Shorter Poems*, *Oxford Guides to Chaucer*, Oxford, 1995, p. 227 et suivantes.

<sup>39</sup> « The attitude implied by the *House of Fame* is rather that summed up so well in that much-read grammar school textbook, the Distichs of (Pseudo-) Cato : *Multo legas facito, tum lectis nelege multa ; Nam miranda canunt, sed non credenda poetae*. The major medieval dictionaries reiterated an etymology which explained fabula as denoting 'spoken fictions' or verbal artefacts in contrast to factual things that truly existed.... In similar vein, the *House of Fame* implies that poetry is an art of lying... There seems to be no base here on which to build a claim for vernacular *auctoritas*. For how can one think of *vulgari auctoritate* when the *auctoritas* of the revered Latin poets seems so shaky ? » (*ibid.*, p. 235-236).

<sup>40</sup> Irvine, « Medieval Grammatical Theory and Chaucer's *House of Fame* », *op. cit.*. Ce corpus constitue selon lui « a vast array of texts and a common body of doctrine with which readers like Chaucer would have been familiar from postelementary education and private reading » (p. 852). Il faut noter que nous retrouvons ici la question du type de connaissance accessible aux lecteurs appartenant au deuxième niveau de *literacy* défini par Malcolm Parkes. Si nous avons quelques certitudes sur le niveau de culture de Chaucer, très élevé, se pose le problème de savoir dans quelle

littéraire doit être défini en termes grammaticaux et non psychologiques. Mais, et c'est ce qui nous retiendra davantage, l'utilisation de ces textes par Chaucer conduit également à une réflexion sur leur statut d'autorité. Car le poète subvertit les théories du son et de la voix. Un des points les plus importants est que l'aigle simplifie et réduit la parole à une forme d'air :

« Un son n'est rien d'autre que de l'air brisé ; chaque parole prononcée, publiquement ou en privé, folle ou juste, n'est dans sa substance que de l'air ; de même qu'une flamme n'est que de la fumée lumineuse, de même un son n'est que de l'air brisé »<sup>41</sup>.

Dans la théorie grammaticale commune, la percussion de l'air est la cause du son et non sa substance. Cette affirmation soulève donc un problème philosophique certain dans la mesure où elle réduit – ou en tout cas relativise – le statut même de la parole, et plus généralement de la transmission.

Dans le livre III, ce questionnement des autorités réapparaît, de manière plus complexe encore, dans le cadre de la problématique de la Renommée (*Fame*) et de son corollaire, la Rumeur. Cette fois, la réflexion semble se développer à propos des *oldes gestes*, et il évoque là les auteurs gravés dans les fondations de glace du château de *Fame*, « des gens dignes de respects »<sup>42</sup> mais dont certaines lettres sont effacées. Il mentionne les auteurs ayant écrit sur Troie (Homère, Virgile mais aussi Geoffrey de Monmouth<sup>43</sup>) ou encore sur Rome. Et il en conclut que la profusion de ces œuvres provoquent finalement une certaine confusion (*confus matere*, vers 1517) dans son esprit. Peut-on voir dans ces vers un questionnement sur la culture chevaleresque ? Il y a en tout cas, nous semble-t-il, une reconnaissance du fait que parmi les cultures dominantes, d'autorité, il n'y a pas que la culture savante et cléricale, mais aussi la culture chevaleresque. Cela nous paraît d'autant plus plausible dans le contexte où intervient ce passage, celui de la visite de la maison de Renommée. Or, l'importance de cette notion dans la littérature chevaleresque est, on le sait, fondamentale.

Cela dit, la suite de la narration suggère que toutes les catégories de la société sont concernées par cette notion. En effet, les réflexions du narrateur sur la nature des gestes est

---

mesure ce niveau est partagé par ses lecteurs. Autrement dit, dans quelle mesure appréciaient-ils les références des poèmes ? C'est une question que nous ne prétendons pas résoudre ici, mais qui nous semble devoir être posée.

<sup>41</sup> *The House of Fame* II, 765-770 :

« Soun ys not but eyr ybroken ;  
And every speche that ys spoken,  
Lowd or pryvee, foul or fair,  
In his substaunce ys but air ;  
For as flaumbe ys but lyghted smoke,  
Ryght so soun ys air ybroke ».

<sup>42</sup> *The House of Fame* III, 1426 : « And folk of digne reverence... ».

<sup>43</sup> Selon Martin Irvine, Chaucer remettrait là surtout en cause le statut de ces auteurs en brouillant les frontières entre vérité et fiction, entre “historiens” et “poètes”. Mais il me semble que cela renvoie surtout à la difficulté d'isoler des genres médiévaux et la nécessité de considérer le corps des connaissances médiévales de manière globale et en parler de littérature et l'opposer à la connaissance en général est en grande partie artificiel.

rapidement interrompue par l'arrivée de bruyantes compagnies, composées de toutes sortes de catégories (les nobles apparaissant cependant en bonne place) qui viennent demander des grâces à *Fame*. Celle-ci les accepte ou les rejette selon son bon plaisir, d'une manière qui semble complètement erratique au narrateur. Déçu par la déesse et sa maison, le narrateur s'interroge. À ce moment, il rencontre un homme qui lui propose de l'emmenner dans un autre endroit où il pourra peut-être apprendre quelque chose. C'est la maison des Rumeurs, que Geoffrey qualifie de labyrinthe. Il y fait l'expérience des bruits du monde :

« Il n'y a jamais de repos en ce lieu toujours plein de nouvelles, qu'elles soient clamées ou chuchotées ; partout, les coins de la maison sont pleins de rumeurs et de ragots de guerres, de paix, de mariages, de repos, de travaux, de voyages... »<sup>44</sup>.

L'énumération se poursuit ainsi pendant une quinzaine de vers, puis le narrateur est porté dans la maison par l'aigle et assiste au concert des rumeurs à propos d'un événement qui n'est pas détaillé. Le poème s'arrête avec l'annonce d'un homme d'autorité...

Une des interprétations possibles de ce passage peut être envisagée par rapport à l'opposition expérience/autorité, ce qui est corroboré par les affirmations de l'aigle au livre III :

« Maintenant, je vais t'enseigner comment chaque parole, bruit ou son, doit, par sa propagation, arriver à la maison de Renommée, même s'il est soufflé par une souris. Je le démontre ainsi – prêtez-y attention – par l'expérience »<sup>45</sup>.

Et plus loin :

« Par Dieu, dit-il, et comme je le crois, tu auras, avant le soir, une preuve par l'expérience, de chaque mot de ce sujet. Et avec tes oreilles, tu entendras bien que, en haut, en bas et dans tous les sens, chaque mot prononcé arrive certainement à la maison de la Renommée, comme je l'ai dit. Que veux-tu de plus ? »<sup>46</sup>

---

<sup>44</sup> *The House of Fame* III, 1956-1962 :

« Ne never rest is in that place  
That hit nys fild ful of tydynges,  
Other loude or of whysprynges ;  
And over alle the houses angles  
Ys ful of rounynges and of jangles  
Of werres, of pes, of mariages,  
Of reste, of labour, of viages... ».

<sup>45</sup> *The House of Fame* II, 782-788 :

« Now hennesforth y wol the teche  
How every speche, or noyse, or soun,  
Thurgh hys multiplicacioun,  
Thogh hyt were piped of a mous,  
Most nede come to Fame Hous.  
I preve hyt thus – take hede now –  
Be experience... ».

<sup>46</sup> *The House of Fame* II, 875-883 :

« Be God, quod he, and as I leve,  
Thou shalt have yet, or hit be eve,  
Of every word of this sentence

Et de fait, le narrateur vit exactement cette expérience dans le dernier livre du poème. Cette opposition est très importante dans toute la pensée médiévale<sup>47</sup>, mais elle suggère bien l'attachement de Chaucer au monde qui l'entoure, ce qui se retrouve largement dans les *Canterbury Tales*. Ainsi, non content de légitimer l'originalité de sa démarche de poète par rapport aux autorités, il légitime également celle de se tourner vers le monde extérieur, ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas critique envers ce dernier.

En effet, sur un autre plan, le livre III du poème renvoie aussi à l'importance fondamentale de la renommée (*fama*) dans la société en général<sup>48</sup>, qui fait ici l'objet d'une intense réflexion critique. Cet aspect a été étudié sur le plan littéraire, en relation avec la question de l'autorité des auteurs anciens que nous avons envisagée plus haut<sup>49</sup> ; cette réflexion renvoie à la place du poète dans la fabrique de la renommée. Mais il nous semble possible d'aller plus loin. Sur un plan plus général, plus social, Chaucer nous présente dans ce texte le mécanisme précis du fonctionnement de la Renommée, nourrie par les Rumeurs, d'un point de vue sinon critique, du moins sans concessions (vers 2034-2130). En effet, il met avant tout l'accent sur le bruit, le désordre et son incompréhension. La dimension dépasse celle du seul poète – qui a certes un rôle important dans la constitution de la *fama* – pour englober tous les acteurs de la société. Jusqu'à quel point doivent-ils s'en remettre au comportement erratique de la déesse Renommée, nourrie par la rumeur ? N'existe-t-il pas d'autres modes de rapports sociaux ?

Le poème *The House of Fame* est donc une réflexion extrêmement élaborée sur le rapport de Chaucer aux *auctores*, dans un cadre intellectuel mais aussi dans un cadre social. Mais les deux sont étroitement liés, comme le suggère le dialogue de la fin du livre II entre l'aigle et le narrateur, dans lequel le poète revient sur les problèmes de transmission du savoir, de manière fort ambivalente. À la fin de sa démonstration en effet, l'aigle interpelle le narrateur et lui demande s'il a bien compris son discours :

« “Ainsi, voici la conclusion : chaque parole de chaque homme, comme je te l'ai dit tout d'abord, s'élève naturellement, à un bon pas, vers la maison de Renommée.

Dis-moi maintenant, sincèrement, ne t'ai-je pas démontré [tout cela] simplement, sans aucune sophistication dans mon discours, sans abondance de termes philosophiques, de

---

A preve by experience,  
 And with thyne eres heren wel,  
 Top and tayl and everydel,  
 That every word that spoken ys,  
 Cometh into Fames Hous, ywys,  
 As I have seyde ; what wilt thou more ? »

<sup>47</sup> Pour l'importance de cette opposition à l'époque de Chaucer, encore, voir Mairey, *Une Angleterre entre rêve et réalité*, *op. cit.*.

<sup>48</sup> Voir Claude Gauvard, *La Fama, une parole fondatrice*, *Médiévales* 24, 1993, p. 5-13.

<sup>49</sup> Voir Minnis, *The Shorter Poems*, *op. cit.*, p. 208-216.

figures poétiques ou d'habiletés rhétoriques ? Pardi, cela devrait te plaire, car un langage difficile et une exposition compliquée sont ennuyeux à entendre ; ne sais-tu pas cela ?”

Je répondis et je dis : “oui”.

“Ah ah, dit-il, ainsi puis-je parler simplement à un simple laïc et lui démontrer des arguments tels qu'il peut les secouer par le bec, si évidents doivent-ils être. Mais dis-moi maintenant, je t'en prie, que penses-tu de ma conclusion ?”

“C'est un bon argument, dis-je, et il semble que ce que tu m'as démontré est juste”<sup>50</sup>.

Au vers 866, l'aigle utilise deux fois le terme *lewed* sous sa forme d'adjectif et d'adverbe (*Lewedly to a lewed man*). Nous avons traduit par « simplement » et « simple laïc », mais il est difficile de rendre la réelle richesse de ce terme. *Lewed man* signifie le plus généralement laïc, correspondant ainsi au terme français dans sa double acception de séculier et de non éduqué. En tant qu'adjectif, il peut aussi signifier humble, grossier, simple, avec parfois un sens péjoratif. Nous avons pu constater que dans d'autres textes contemporains, ce terme est plus souvent utilisé dans le domaine de la connaissance que dans le domaine social<sup>51</sup>. Mais cela n'exclut en aucun cas un jeu sur les deux aspects, ce qui semble être le cas ici.

Cette interpellation peut en effet être comprise ironiquement, en rappel du caractère subversif du discours de l'aigle (le narrateur a-t-il compris que d'une certaine manière, l'aigle se moquait de lui ?). Mais ce passage évoque aussi la question de la transmission des savoirs incarnés

---

<sup>50</sup> *The House of Fame* II, 848-874 :

« “Than ys this the conclusyoun :  
That every speche of every man,  
As y the telle first began,  
Moveth up on high to pace  
Kyndely to Fames place.  
Telle me this now feythfully,  
Have y not preved thus symply,  
Withoute any subtilite  
Of speche, or gret prolixite  
Of termes of philosophie,  
Of figures of poetrie,  
Or colours of rethorike ?  
Pardee, hit oughthe the to lyke,  
For hard langage and hard matere  
Ys encombrous for to here  
Attones ; wost thou not wel this ?”  
And y answered and seyde, “Yis”.  
“A ha, quod he, lo, so I can  
Lewedly to a lewed man  
Speke, and shewe hym swyche silkes  
That he may shake hem be the biles,  
So palpable they shulden be.  
But telle me this, now praye y the,  
How thinketh the my conclusyon ?”  
[Quod he]. “A good persuasion,  
Quod I, hyt is, and lyk to be  
Ryght so as thou hast preved me”. »

<sup>51</sup> Voir *Une Angleterre entre rêve et réalité, op. cit.*



par les autorités et du dépassement de ces derniers. Il y a une certaine reconnaissance du fait que ces savoirs peuvent et doivent être transmis à des catégories de personnes jusque-là exclues de cette transmission, mais qu'ils doivent, là encore, être questionnés, de même que, dans le cadre général de la société, la toute-puissance de la renommée doit être remise en question, et ne pas être un facteur d'exclusion.

La préoccupation de Chaucer par rapport à la transmission est constante ; elle apparaît encore dans les *Canterbury Tales*, son œuvre la plus diffusée, et notamment dans la Rétractation qui conclut le recueil. Dans cette rétractation, Chaucer se repent de toutes les traductions et compositions « non conformes ». Mais ce n'est que pour mieux les justifier par une parole de saint Paul (Rom. 15 :4) :

« À présent je prie tous ceux qui écoutent ou font eux-mêmes la lecture de ce petit traité d'en remercier, pour ce qu'ils y trouvent d'intéressant, Notre Seigneur Jésus-Christ d'où provient toute bonne idée comme tout ce qui est bon. S'ils y trouvent à redire, je les prie aussi d'en rendre responsables mes ignorances et non pas mes intentions, qui étaient de mieux dire si j'avais su. Nos Ecritures le disent : 'Tout ce qui est écrit est écrit pour notre édification', et c'est bien là mon dessein. Je vous supplie humblement, pour l'amour du Dieu miséricordieux, de prier le Christ, qu'il ait pitié de moi et me pardonne mes fautes, spécialement mes traductions et compositions profanes et vaines, que je désavoue dans cette rétractation... »<sup>52</sup>.

\*\*\*\*\*

L'œuvre de Chaucer est marquée par une forte et consciente appropriation des *auctores*, et ce dans tous les domaines (pas seulement poétique). Ainsi Chaucer revendique-t-il à la fois la légitimité de son œuvre et son droit à questionner les *auctores* pour créer quelque chose de neuf, même si cette légitimité ne va pas sans poser nombre de problèmes. Il revendique celle de l'anglais dans le même mouvement, langue qui vaut bien les autres (langues savantes et bibliques comprises). Tout cela se combine dans le souci avoué d'une large transmission. Mais ces réflexions intellectuelles sont indissociables de ses réflexions sur la société en général et ses transformations. Dans une étude intitulée *Social Chaucer*, Paul Strohm avait déjà suggéré que la construction des *Canterbury Tales* constituait une réponse littéraire aux transformations des rapports sociaux :

---

<sup>52</sup> *Canterbury Tales* X 1081-85 : "Now preye I to hem alle that herkne this litel tretys or rede, that if ther be any thyng in it that liketh hem, that thereof they thanken oure Lord Jesu Christ, of whom procedeth al wit and al goodnesse. And if ther be any thyng that displese hem, I preye hem also that they arrette it to the defaute of myn unkonnyng and nat to my wyl, that wolde ful fayn have seyde bettere if I hadde had konnyng. For oure book seieth, 'Al that is writen is writen for oure doctrine', and that is my entente. Wherfore I biseke yow mekely, for the mercy of God, that ye preye for me that Crist have mercy on me and foryeve me my giltes ; and namely of my translacions and endytinges of worldly vanitees, the whiche I revoke in my retracciouns...". La traduction est d'André Crépin. Sur la notion de Dieu auteur, voir Ernest Kantorowicz, *Les Deux Corps du Roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Age*, traduction J. P. et N. Genet, Paris, 1989.

« Les variations génériques et stylistiques de Chaucer, et sa multiplication des différentes vocalités par lesquelles cette variation est soutenue, peuvent être vue comme une réponse de médiation au factionnalisme et à la contradiction au sein de sa propre expérience sociale... L'entreprise esthétique de Chaucer de définition d'un espace littéraire permettant une libre interaction de différentes formes et styles peut être placée dans une relation réciproque avec l'entreprise sociale de définition d'un espace public hospitalier pour les différentes classes sociales aux envies sociales différentes »<sup>53</sup>.

Mais cette entreprise vaut également, nous semble-t-il, pour sa vision des rapports intellectuels et c'est ce qui apparaît bien dans *The House of Fame*. La définition d'un « espace public hospitalier » évoquée par Paul Strohm ne doit-elle pas passer aussi par une réévaluation de la connaissance et de sa transmission ? Il nous semble possible de voir dans l'œuvre chaucérienne une tentative de créer un espace intellectuel nouveau (ou de participer à sa création), beaucoup plus ouvert et correspondant aux transformations sociales observées. Mais la crise anglaise du XV<sup>e</sup> siècle, qui a culminé avec la Guerre des Roses, a rendu ce programme partiellement caduque. Ce n'est que dans l'Angleterre élisabéthaine que de telles ambitions ont à nouveau été à l'ordre du jour, concrétisées par Shakespeare.

---

<sup>53</sup> Paul Strohm, *Social Chaucer*, Cambridge et Londres, 1989, p. 163-164 : « Chaucer's generic and stylistic variation, and his multiplication of the different vocalities by which this variation is sustained, may be viewed as a mediated response to factionalism and contradiction within his own social experience... Chaucer's esthetic enterprise of defining a literary space that permits free interaction of different forms and styles may be placed in reciprocal relation with the social enterprise of defining a public space hospitable to different social classes with diverse social impulses ».